

## LA NOUVELLE ÉDITION DE HÖLDERLIN

Publiée à Francfort sous la direction de D. E. Sattler et prévue en 20 tomes, cette édition représente un *nouveau Hölderlin*.\*

Pourtant la grande édition de Stuttgart, commencée en 1943, sous la direction de Fr. Beissner, bien que tous les écrits du poète soient publiés, n'est pas encore arrivée à son terme puisqu'il manque quelques volumes de documents et matériaux divers. Pourquoi donc cette nouvelle édition ?

Regardons. Prenons un tome de la première édition, celle de Norbert von Hellingrath (Munich 1913-1926) : pour la première fois, on pouvait lire une œuvre où les poèmes inachevés prenaient sinon presque toute la place, du moins une importance au moins aussi grande que le reste de l'œuvre. Il faut se rappeler l'impression commotionnante que cette édition a faite sur tout ce qui comptait alors dans le domaine allemand.

L'édition de Stuttgart (la seule où se puisse, en ce moment, trouver la totalité des textes de Hölderlin) présente la particularité d'être un modèle classique. Même face au texte le plus fragmentaire, le lecteur est gagné par un sentiment de solidité, comme si le fragment ou l'esquisse était un supplément de maîtrise. Toutes les variantes sont également éditées, mais dans l'appareil critique annexe, qui décrit par ailleurs l'état du manuscrit.

Cette édition, qui pouvait passer à bien des titres pour exemplaire, la voilà d'un seul coup devenue caduque, et avec elle, semble-t-il, une quantité d'idées toutes faites.

Dans le compte-rendu d'édition signé par D. E. Sattler et W. Groddeck (*Le pauvre Holterling*, n° 2, p. 11), on peut lire : « Par les diverses manières de présenter le texte, il devient évident qu'il n'existe pas de "texte" comme fait établi. » Le principe de cette nouvelle édition est donc cette constatation qu'éditer Hölderlin, c'est proposer à une lecture d'un tout nouveau type quelque chose

qui lui permette d'interpréter soi-même le poème.

Pour cela, partout où c'est possible, les éditeurs commencent par proposer une reproduction en fac-similé du manuscrit, où l'on peut suivre (à part les rares cas de version calligraphique) le travail de Hölderlin. En vis-à-vis, est imprimée la transcription de tout ce que porte le manuscrit ; grâce à un système de conventions (divers caractères) on peut distinguer les divers moments ou couches de la maturation du poème. Ainsi déjà peut se lire dans sa genèse ce poème — où lire signifie presque : envisager une croissance. Sattler et Groddeck écrivent (*ibid.* p. 6) : « Pour les éditeurs... (de la Frankfurter Ausgabe)... il suffira que naisse de l'union de leurs principes d'édition avec l'œuvre à éditer un système de présentation du texte qui, en ses ramifications, ait la figure d'un arbre, et dont la méthode, du même coup, puisse également être nommée *croissance organique*. »

Conséquence : « une édition historico-critique doit être faite de telle sorte que le processus d'édition lui-même puisse être répété par le lecteur ».

Il reste à éditer les textes. Aucun doute que Hölderlin visait une forme poétique stricte. Mais l'étonnant est qu'il ne cesse de la viser en modifiant continûment même ses poèmes les plus « achevés ». C'est ici qu'apparaît le nouveau Hölderlin : un poète sans cesse en mouvement, approchant toujours plus de la source, mais insatisfait de ce qu'il croit être sa pauvreté, de ce qu'il ne peut que croire être sa pauvreté, puisqu'il la mesure à ce que, de mieux en mieux, il voit.

Arrêtons-nous un instant pour songer à Cézanne, qui vit le même drame — alors qu'il est en train d'entrer dans le nouveau monde. Il se pourrait, qu'avec la nouvelle édition se réunissent les conditions pour que l'on puisse comprendre Hölderlin comme le poète du nouveau monde. N'est-ce pas lui qui écrit (Lettre à Ebel, 10 janvier 1797) : « Je crois à une révolution à venir des mentalités et des modes de représentation qui fera rougir de

\*Verlag Roter Stern, Postfach 180147 6000 Frankfurt a. M. (R.F.A.).

honte tout ce qui a eu cours jusqu'ici ». Que cette *révolution* soit pour nous encore avenir, c'est ce qui n'échappera qu'à ceux qui sont toujours incapables d'avoir honte.

Il reste à éditer les textes. A partir de tous les éléments du manuscrit (que le lecteur peut à chaque instant vérifier et re-situer), il faut proposer une version plausible du poème. La tâche est facilitée, du fait que Hölderlin pratique des formes et des mètres extrêmement stricts.

On conçoit que les principes très souples des éditeurs conduisent ici encore à des conséquences surprenantes. Par exemple : toutes les éditions jusqu'ici ont privilégié les poèmes « achevés », en reléguant dans l'appareil critique des variantes ultérieures. Ici au contraire, la version « définitive », ou plutôt finale, est le travail ultime de Hölderlin (celui même qui paraît « annoncer la folie »).

Cependant, il faut souligner le fait que toutes les étapes du travail sont publiées — si bien

que pour *un* poème (*Pain et Vin* par exemple), on peut lire quatre versions successives. La variante, ou la variation, cesse d'être ici hors-d'œuvre. Elle fait partie intégrante du poème, ce qui fait éclater en plusieurs poèmes la notion habituelle du poème. Ce phénomène n'est pas sans conséquences — on pourrait tout aussi bien dire : il n'est pas indice de rien. Mais surtout, ce qui hausse cette édition au niveau de l'exceptionnel, c'est l'éclat, en tous sens, d'un lien rigoureux entre le poète et ses éditeurs. Ce lien, c'est l'amour. Rarement on a fait de l'amour un principe d'édition scientifique. Pour Hölderlin, cela s'imposait :

... « *la parole est donnée à l'homme... pour qu'il porte témoignage [de ceci :] ce qu'il est, il l'a hérité, appris de lui... l'amour qui maintient tout* ».

Souhaitons bonne chance à la *Hölderlin Frankfurter Ausgabe!*

François Fédier